



**GABRIEL  
CHEVALLIER**

**LA PEUR**

**LE DILETTANTE**





*La Peur*

## DU MÊME AUTEUR

- Durand voyageur de commerce*, roman, 1929  
*La Peur*, roman, 1930  
*Clarisse Vernon*, roman, 1933  
*Clochemerle*, roman, 1934  
*Propre à rien*, roman, 1936  
*Sainte Colline*, roman, 1937  
*Ma petite amie Pomme*, roman, 1940  
*Les Héritiers Euffe*, roman, 1945  
*Chemins de solitude*, souvenirs, 1945  
*Le Guerrier désœuvré*, souvenirs, 1946  
*Mascarade*, cinq récits, 1948  
*Le Petit Général*, roman, 1951  
*Le Ravageur*, théâtre, 1953  
*Clochemerle Babylone*, roman, 1954  
*Carrefour des hasards*, souvenirs, 1956  
*Lyon 2000*, histoire de Lyon, 1958  
*Olympe*, roman, 1959  
*Les filles sont libres*, roman, 1960  
*Miss taxi*, roman, 1961  
*Clochemerle les bains*, roman, 1963  
*L'Envers de Clochemerle, propos d'un homme libre*, 1966  
*Brumerives*, roman, 1968



Gabriel Chevallier

*La Peur*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

*La Peur* a paru pour la première fois  
aux éditions Stock en 1930.

© le dilettante, 2008  
ISBN978-2-84263-324-0

photo de couverture :  
© Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme)



« Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui. »

Pascal



## Extrait de la préface de l'édition de 1951

Ce livre, tourné contre la guerre et publié pour la première fois en 1930, a connu la malchance de rencontrer une seconde guerre sur son chemin\*. En 1939, sa vente fut librement suspendue, par accord entre l'auteur et l'éditeur. Quand la guerre est là, ce n'est plus le moment d'avertir les gens qu'il s'agit d'une sinistre aventure aux conséquences imprévisibles. Il fallait le comprendre avant et agir en conséquence.

On enseignait dans ma jeunesse – lorsque nous étions au front – que la guerre était moralisatrice, purificatrice et rédemptrice. On a vu quels prolongements ont eu ces turlutaines : mercantis, trafiquants, marché noir, délations, trahisons, fusillades, tortures ; et famine, tuberculose, typhus, terreur, sadisme. De l'héroïsme, d'accord. Mais la petite, l'exceptionnelle proportion d'héroïsme ne rachète pas l'immensité du mal. D'ailleurs, peu d'êtres sont taillés pour le véritable héroïsme. Ayons la loyauté d'en convenir, nous qui sommes revenus\*\*.

---

\* J'ai parlé de celle-ci dans un autre livre : *Le Petit Général*.

\*\* «Le courage, la témérité, qu'on lui donne le nom qu'on voudra, c'est l'éclair, l'instant sublime, et puis clac! de nouveau les ténèbres comme avant.» William Faulkner.

La grande nouveauté de ce livre, dont le titre était un défi, c'est qu'on y disait : j'ai peur. Dans les « livres de guerre » que j'avais pu lire, on faisait bien parfois mention de la peur, mais il s'agissait de celle des autres. L'auteur était un personnage flegmatique, si occupé à prendre des notes qu'il faisait tranquillement risette aux obus.

L'auteur du présent livre estima qu'il y aurait improbité à parler de la peur de ses camarades sans parler de la sienne. C'est pourquoi il décida de prendre la peur à son compte, d'abord à son compte. Quant à parler de la guerre sans parler de la peur, sans la mettre au premier plan, c'eût été de la fumisterie. On ne vit pas aux lieux où l'on peut être à tout instant dépecé vif sans connaître une certaine appréhension.

Le livre fut accueilli par des mouvements divers, et l'auteur ne fut pas toujours bien traité. Mais deux choses sont à noter. Des hommes qui l'avaient injurié devaient mal tourner dans la suite, leur vaillance s'étant trompée de camp. Et ce petit mot infamant, la peur, est apparu, depuis, sous des plumes fières.

Quant aux combattants d'infanterie, ils avaient écrit : « *Vrai!* Voilà ce que nous ressentions et ne savions pas exprimer. » Leur opinion comptait beaucoup. [...]

Deux remarques encore. On vient de relire ces pages qu'on n'avait pas ouvertes depuis quinze ans. C'est toujours une surprise, pour un auteur, de se trouver en présence d'un texte autrefois signé par lui. Une surprise et une épreuve. Car l'homme se flatte, en vieillissant, d'apprendre quelque chose. C'est, du moins, la consolation qu'il se donne.

Le ton de *La Peur* est, par endroits, d'une extrême insolence. C'est l'insolence de la jeunesse, et l'on n'y pourrait rien changer sans retrancher la jeunesse elle-même. Le jeune Dartemont raisonne ce qui ne se raisonne pas officiellement.

Il a encore la naïveté de croire que tout se peut raisonner. Il assène des vérités massives et déplaisantes. Ces vérités, il faut choisir de les dire ou de les passer sous silence. Mais il est trop indigné pour connaître la précaution. Et l'acceptation est souvent un indice de décrépitude.

Seconde remarque. On n'écrit plus ce livre, aujourd'hui, tout à fait de la même façon. Mais fallait-il retoucher, et dans quelle mesure? J'étais averti que d'anciens lecteurs m'en voudraient de modifier le premier texte, qu'ils le considéraient comme une concession ou une capitulation. Aussi, à part de rares changements de mots ou d'épithètes, ce texte est bien celui de la première édition. On a même résisté à la tentation d'y ajouter plus d'art. En se disant que l'art surajouté ne pourrait qu'affaiblir et qu'il n'y a pas à revenir sur le risque qu'on avait pris à l'origine.

Reste enfin ceci. Comment ce livre sera-t-il « utilisé », aux fins de quelles propagandes? Je répondrai simplement qu'il existait en dehors des propagandes, qu'il n'a été écrit pour en servir aucune.

G.C.



## La blessure

« Je ne suis pas mouton, ce qui fait  
que je ne suis rien. »

Stendhal





## I

### L'affiche

«Le danger de ces communautés (les peuples), fondées sur des individus caractéristiques d'une même sorte, est l'abêtissement peu à peu accru par hérédité, lequel suit d'ailleurs toujours la stabilité ainsi que son ombre.»

Nietzsche

Le feu couvait déjà dans les bas-fonds de l'Europe, et la France insouciant, en toilettes claires, en chapeaux de paille et pantalons de flanelle, bouclait ses bagages pour partir en vacances. Le ciel était d'un bleu sans nuages, d'un bleu optimiste, terriblement chaud : on ne pouvait redouter qu'une sécheresse. Il ferait bon à la campagne ou à la mer. Les terrasses de café sentaient l'absinthe fraîche et les Tziganes y jouaient *La Veuve joyeuse*, qui faisait fureur. Les journaux étaient pleins des détails d'un grand procès qui occupait l'opinion ; il s'agissait de savoir si celle que certains appelaient la «Caillaux de sang» serait acquittée ou condamnée, si le tonnante Labori, son avocat, et le petit Borgia en jaquette, cramoisi et rageur, qui nous avait quelque temps gouvernés (sauvés, au dire de quelques-uns), son mari, l'emporteraient. On ne voyait pas plus loin. Les trains regorgeaient de voyageurs

et les guichets des gares distribuèrent des billets circulaires : deux mois de vacances en perspective pour les gens riches.

Coup sur coup, dans ce ciel si pur, d'énormes éclairs zigzaguèrent : Ultimatum... Ultimatum... Ultimatum... Mais la France dit, en regardant les nuages amoncelés vers l'Est : « C'est là-bas que se passera l'orage. »

Un coup de tonnerre dans le ciel léger de l'Île-de-France. La foudre tombe sur le ministère des Affaires étrangères.

Priorité! Le télégraphe fonctionne sans arrêt, pour raison d'État. Les bureaux de poste transmettent des dépêches chiffrées portant la mention : « Urgent. »

Sur toutes les mairies, on pose l'affiche.

Les premiers cris : C'est affiché!

La rue se bouscule, la rue se met à courir.

Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident.

Toute la France est devant l'affiche et lit : Liberté, Égalité, Fraternité – Mobilisation générale.

Toute la France, dressée sur la pointe des pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : « La Mobilisation », sans comprendre.

Une voix dans la foule, comme un pétard : C'EST LA GUERRE!

Alors la France se met à tourner, se lance à travers les avenues trop étroites, à travers les villages, à travers les campagnes : la guerre, la guerre, la guerre...

Ohé! Là-bas : la guerre!

Les gardes champêtres avec leurs tambours, les clochers, les vieux clochers romans, les minces clochers gothiques, avec leurs cloches, annoncent : la guerre!

Les factionnaires devant leurs guérites tricolores présentent les armes. Les maires ceignent leurs écharpes. Les préfets revêtent leurs uniformes. Les généraux rassemblent leur génie. Les ministres, très émus, très embêtés, se concertent. La guerre, ça ne s'est jamais vu!

Les employés de banque, les calicots, les ouvriers, les midinettes, les dactylographes, les concierges eux-mêmes ne peuvent plus tenir en place. On ferme! On ferme! On ferme les guichets, les coffres-forts, les usines, les bureaux. On baisse les rideaux de fer. Allons voir!

Les militaires prennent une grande importance et sourient aux acclamations. Les officiers de carrière se disent : «L'heure sonne. Fini de croupir dans les grades subalternes!»

Dans les rues grouillantes, les hommes, les femmes, bras dessus, bras dessous, entament une grande farandole étourdissante, privée de sens, parce que c'est la guerre, une farandole qui dure une partie de la nuit qui suit ce jour extraordinaire où l'on a collé l'affiche sur les murs des mairies.

Ça commence comme une fête.

Les cafés, seuls, ne ferment pas.

Et l'on sent toujours cette odeur d'absinthe fraîche, cette odeur du temps de paix.

Des femmes pleurent. Est-ce le pressentiment d'un malheur? Est-ce les nerfs?

La guerre!

Tout le monde s'y prépare. Tout le monde y va.

Qu'est-ce que la guerre?

Personne n'en sait rien...

La dernière date de plus de quarante ans. Ses rares témoins, qu'une médaille désigne, sont des vieillards qui radotent, que la jeunesse fuit et qu'on verrait très bien aux Invalides. Nous avons perdu la guerre de 70, non sur notre valeur, mais parce que Bazaine a trahi, pensent les Français. Ah! sans Bazaine...

Durant les années qui viennent de s'écouler, on nous a parlé de quelques guerres lointaines. Celle des Anglais et des Boers, par exemple. Nous la connaissons surtout à travers les caricatures de Caran d'Ache et les gravures des grands illustrés. Le brave président Kruger a fait une belle résistance, on l'aimait, et nous souhaitions qu'il triomphât, pour embêter les Anglais qui ont brûlé Jeanne d'Arc et martyrisé Napoléon à Sainte-Hélène. Ensuite la guerre russo-japonaise, Port-Arthur. Il paraît que ces Japonais sont de fameux soldats; ils ont battu les célèbres cosaques, nos alliés, qui manquaient, il est vrai, de voies ferrées. Les guerres coloniales ne nous semblent pas très dangereuses. Elles évoquent des expéditions aux limites du désert, des smalas pillées, les burnous rouges des spahis, les Arabes qui tirent en l'air des coups de leurs fusils damasquinés et détalent sur leurs petits chevaux en soulevant le sable doré. Quant aux guerres balkaniques, providence des reporters, elles ne nous ont pas troublés. Européens du centre, persuadés de la supériorité de notre civilisation, nous estimons que ces régions sont peuplées de gens de basse condition. Leurs guerres nous semblent des combats de voyous, dans des terrains vagues de banlieue.

Nous étions loin de penser à la guerre. Pour l'imaginer, il faut nous reporter à l'Histoire, au peu que nous en savons. Elle nous rassure. Nous y trouvons tout un passé de guerres brillantes, de victoires, de mots historiques, animé de figures curieuses et célèbres : Charles Martel, Charlemagne, Saint-Louis installé sous un chêne au retour de la Palestine,